

Un château d'or pour horizon. Héraldique, épigraphie et mémoire lignagère à Toulouse: les Castelnau, XII^e-XIII^e siècle

Laurent Macé

Université Toulouse-Jean Jaurès ✉

<https://dx.doi.org/10.5209/eiko.97715>

Recibido: 2 de septiembre de 2024 • Aceptado: 15 de noviembre de 2024 • Publicado: 1 de enero de 2025

Résumé: L'épigraphie offre un support documentaire qui peut se révéler riche dans le domaine de l'héraldique, notamment aux premiers temps de diffusion de celle-ci, à la charnière du XIII^e siècle. Certes, les traces de polychromie font souvent défaut en raison des séquelles du temps, mais le recoupement avec d'autres sources de l'histoire permet de proposer une identification du commanditaire de l'inscription lapidaire. Quand le dossier est constitué de plusieurs témoins vivant dans un intervalle chronologique resserré, certaines conclusions peuvent être déduites sur les pratiques et les usages héraldiques dans une zone donnée. Le sujet d'étude proposé concerne un lignage chevaleresque résidant à Toulouse – les Castelnau – dont certains membres font partie de l'entourage de la dynastie comtale des Raimondins. Cette proximité rend compte de l'influence héraldique qui émane des autorités princières et qui touche des familles de chevaliers urbains de haut rang dans les années 1180. Dans le cas présent, le rôle des épouses et des mères mérite d'être amplement souligné.

Mots-clés: épigraphie ; élites; lignage ; Toulouse; mémoire

ENG A golden castle for the horizon. Heraldry, epigraphy and lineage memory in Toulouse: the Castelnau, 12th-13th century

Abstract: Epigraphy offers a documentary support which can prove rich in the field of heraldry, particularly in the early days of its diffusion, at the turn of the 13th century. Certainly, traces of polychromy are often lacking due to the effects of time, but cross-checking with other historical sources makes it possible to propose an identification of the sponsor of the lapidary inscription. When the file is made up of several witnesses living within a narrow chronological interval, certain conclusions can be deduced about heraldic practices and uses in a given area. The proposed case study concerns a chivalric lineage residing in Toulouse, the Castelnau, some members of which are part of the entourage of the count's dynasty of the Raimondins. This proximity reflects the heraldic influence which emanated from the princely authorities and which affected families of high-ranking urban knights in the 1180s. In the present subject, the role of wives and mothers deserves to be amply underlined.

Keywords: epigraphy; elites; lineage; Toulouse; memory

Sumario: 1. Introduction. 2. La voix féminine de deux lignages d'élite. 2.1. La pierre d'Alamanda. 2.2. La quête des origines. 3. Regards sur le champ épigraphique et le dispositif héraldique. 4. La croix des Raimond. 4.1. Calcaire, parchemin et pigments. 4.2. Cuivre et émail. 5. Une tradition familiale. 6. Les armes d'une sœur clarisse. 7. Conclusions. 8. Sources et références bibliographiques

Cómo citar: Macé, Laurent. "Un château d'or pour horizon. Héraldique, épigraphie et mémoire lignagère à Toulouse: les Castelnau, XII^e-XIII^e siècle". En *Heráldica: un sistema de comunicación visual en renovación entre la Edad Media y la actualidad*, editado por Miguel Metelo de Seixas. Monográfico temático, *Eikón Imago* 14 (2025), e97715. <https://dx.doi.org/10.5209/eiko.97715>

1. Introduction

Pour le territoire du royaume de France, dans la seconde partie du XII^e siècle, les premières armoiries dont on connaît matériellement les émaux sont celles qui figurent sur la célèbre plaque émaillée du comte d'Anjou, Geoffroy V dit *le Bel* ou *Plantagenêt* (1129-1151), les autres armes n'étant connues que par des empreintes de sceaux qui ne livrent, par essence,

aucun élément de polychromie¹. L'effigie funéraire (63,5 x 33,2 cm), en cuivre et émail champlevé, – surmontée d'une inscription latine – fut accrochée

¹ Jean-François Nieux, "L'invention des armoiries en contexte. Haute aristocratie, identités familiales et culture chevaleresque entre France et Angleterre, 1100-1160", *Journal des Savants*, 1 (2017): 100, 112.

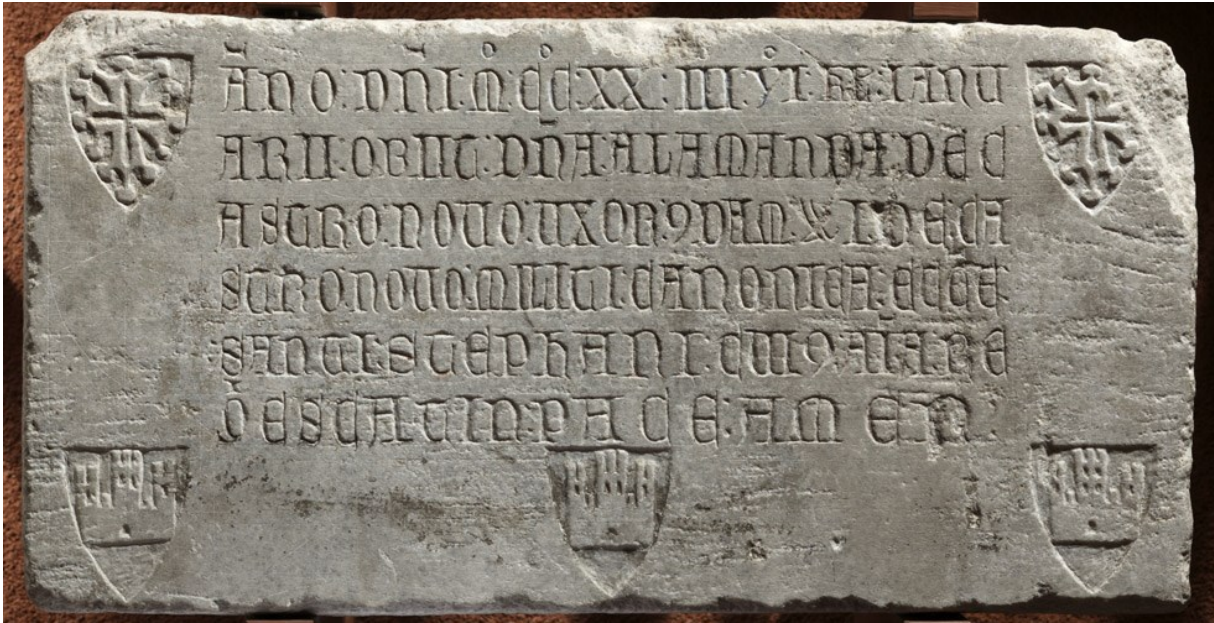


Figure 1. inscription lapidaire d'Alamanda de Castelnau.

Source: cliché Mairie de Toulouse, Musée des Augustins.

à un pilier au-dessus d'un sarcophage en pierre, un "mausolée" qui fut édifié dans la cathédrale Saint-Julien du Mans par l'évêque Guillaume de Passavant (1142-1186)². Selon Michel Pastoureau, ces armes léonines (*d'azur à six lionceaux d'or rampants*) auraient été ciselées entre 1160 et 1165³. Pour Laurent Hablot, ce document emblématisé demeure donc le "plus ancien témoignage connu de représentation héraldique en couleurs"⁴, l'émail s'avérant être en l'occurrence un support privilégié pour la représentation et la diffusion des signes armoriés. Exactement au même moment, à l'autre bout du monde chrétien, dans l'empire byzantin, les premières armoiries au lion prennent vie dans l'enduit des fresques peintes sur les murs de l'église Saint-Panteleimon, à Nerezi (Macédoine)⁵.

L'exemple manceau doit nous rappeler que si les empreintes de sceaux nous permettent d'établir les premières chronologies en termes d'apparition du phénomène armorial, l'épigraphie n'en constitue pas moins un support réel, bien que les affres du temps aient fait souvent disparaître les pigments naturels qui ornaient ces documents lapidaires. Pour autant, les inscriptions à caractère funéraire furent rapidement accompagnées d'écus polychromes, gravés et peints, qui affirmaient l'identité et le statut du défunt qui avait décidé de proclamer publiquement son discours eschatologique, mais qui souhaitait également entretenir, de façon pérenne

et aux yeux du plus grand nombre, sa mémoire lignagère à travers les siècles⁶.

C'est avant tout la fonction sociale et emblématique de ces débuts de l'héraldique médiévale que nous voudrions aborder via ce support documentaire si particulier que constitue l'épigraphie qui, au même titre que les écus et les étendards⁷, affiche des armoiries – signes graphiques qui désignent une personne – destinées à être vues pour, à la fois, signaler l'emplacement de la sépulture, identifier le défunt et commémorer un lignage⁸. Et plutôt que de proposer une synthèse qui viserait à brosser à grands traits des tendances générales sur la matérialité des emblèmes et qu'il pourrait être hasardeux d'élargir à tout l'Occident, c'est un petit dossier de quelques pièces toulousaines que l'on souhaite soumettre ici à l'analyse. Ce dernier prend pour objet d'étude la première attestation épigraphique d'armoiries à Toulouse, ce qui permet en parallèle de s'intéresser à un lignage chevaleresque, les Castelnau, et à sa relation, étroite et rapprochée, avec la dynastie des comtes de Toulouse.

2. La voix féminine de deux lignages d'élite

2.1. La pierre d'Alamanda

"L'an du Seigneur 1223, le 6 des calendes de janvier [27 décembre], mourut *domina* Alamanda de Castelnau, femme de feu Guillaume de Castelnau,

² Le Carré Plantagenêt, Musée d'archéologie et d'histoire du Mans.

³ Michel Pastoureau, "La naissance des armoiries. De l'identité individuelle à l'identité familiale", en *Une histoire symbolique du Moyen-Âge occidental*. (Paris: Seuil, 2004), 213-243.

⁴ Laurent Hablot, *Manuel d'héraldique et d'emblématique médiévale* (Tours: Presses Universitaires François-Rabelais, 2019), 22, fig. 1.

⁵ Carlo Berardi, "Brave as a Lion, Fierce like a Griffin: Heraldic Devices and Aristocratic Identity in the Frescoes of St. Panteleimon, Nerezi", *Gesta*, 63 (2024): 1-23.

⁶ Cf. les récentes contributions réunies sur le sujet par Estelle Ingrand-Varenne, Elisa Pallotini, Janneke Raaijmakers (eds.), *Writing Names in Medieval Sacred Spaces Inscriptions in the West, from Late Antiquity to the Early Middle Ages* (Turnhout: Brepols, 2023).

⁷ Laurent Macé, "Enseignes déployées et gonfanons au vent". Métaphore héraldique et lyrique occitane (XIII^e-XIV^e siècle)", *Armas e Troféus*, 23, (2021): 175-211.

⁸ Vincent Debais, "L'écrit sur la tombe: entre nécessité pratique, souci pour le salut et élaboration doctrinale. À travers la documentation épigraphique de la Normandie médiévale", *Tabularia*, 7, (2007): 186.

chevalier, chanoinesse de Saint-Étienne. Que son âme repose en paix. Amen”⁹ (Fig. 1).

L’inscription provient de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse, là où la paroissienne Alamanda – vraisemblablement à la suite d’une généreuse donation – fut admise, à l’orée de la mort, à entrer en fraternité pour bénéficier, au sein de la communauté des clercs, des bienfaits spirituels liés à son nouvel état *in extremis* de “chanoinesse” (*canonica*) ; elle y obtint un droit de sépulture dans l’enceinte des chanoines¹⁰. L’inscription fut jadis encastrée sur la paroi d’un des quatre murs de l’ancien cloître canonial, démoli en 1799¹¹.

Quelques traits saillants de la vie d’Alamanda et de son insertion dans le lignage de son époux doivent être rapportés pour replacer cette inscription armoriée dans une large dimension sociale, familiale et féodale.

Pour cela, il est nécessaire de revenir quelques décennies en arrière, plus précisément dans la seconde partie du XII^e siècle. Tout semble commencer en 1163, quand un chevalier de la Cité de Toulouse, Peire Guilhem obtient des droits qu’un certain Gausbert de Castelnau [d’Estrétefonds] détient dans la campagne toulousaine, à une vingtaine de kilomètres au nord de la ville¹². Rapidement, les héritiers de Peire Guilhem – notamment l’aîné Guilhem – adoptent comme anthroponyme lignager ce toponyme lié à un *castrum* fondé, peu avant 1159, par le comte de Toulouse Raimond V (1148-1194)¹³. Guilhem et ses frères possèdent par ailleurs divers droits fonciers *intra-muros* dont des parts sur une maison de pierre et une tour situées dans le clos de Saint-Sernin, en 1171¹⁴. Trois ans plus tard, en décembre 1174, Guilhem *del Castelnou* et Sibilia, sa première épouse, poursuivent leurs affaires avec l’abbé de Saint-Sernin¹⁵. Guilhem occupe alors une certaine surface sociale puisqu’il est attesté comme viguier de Toulouse en janvier 1184, après avoir exercé la charge de capitulaire en 1180¹⁶. En parallèle, son quatrième frère, Aimeric dit “le prudhomme”, devient consul peu de temps après, en 1186-1187 (puis en 1189, et encore en 1200-1201), et il s’illustre lors du rétablissement de la paix sociale dans

la ville¹⁷. En avril 1190, Alamanda, la seconde épouse de Guilhem, se présente dans une charte comme étant sa veuve ; elle est accompagnée de ses fils Peire et Aimeric, surnommé *Copha* (la coiffe de mailles du chevalier)¹⁸.

Le lien tenu qu’entretiennent les Castelnau avec la dynastie comtale se poursuit sous le principat de Raimond VI (1195-1222). Tous ses frères étant disparus, le 7 février 1213, en pleine croisade contre les Albigeois (1209-1229), le chevalier Aimeric “le prudhomme” reçoit des mains du comte (dont il est un des proches vassaux) – et en présence du roi d’Aragon Pierre II – le *castrum* de Castelnau en raison des nombreux services qu’il a rendus¹⁹. Quant à son neveu, Aimeric *Copha*, il est également récompensé en avril 1221, avec son frère, Peire, et deux autres Castelnau, par le comte Raimond VI qui leur octroie partiellement en fief le *castellum* de Belcastel (encore un château !), situé à l’est de Toulouse²⁰.

Tout semble être une histoire de château pour les mâles de ce lignage ; la figure du *castel* est tellement prégnante dans la famille du mari d’Alamanda que certains de ses membres sont affublés du nom même de “Castelnau”. Ainsi, deux des neveux d’Alamanda sont nommés *Castelnau* du temps de son vivant : dans les années 1180, un fils de Peire Guilhem *Pilistortus* est désigné sous le nom de *Castellusnovus de Tolosa* ; en 1222, le fils d’Aimeric “le prudhomme” s’appelle *Castellusnovus* (et le fils cadet reprend lui aussi le nom du père, *Castellusnovus*, entre 1258 et 1279) ; et logiquement, la propre fille de cette grande figure chevaleresque de Toulouse est baptisée *Castellana*²¹.

Domina Alamanda a donc intégré un important lignage chevaleresque qui est fortement impliqué dans la conduite des affaires de la ville, avant et pendant la croisade contre les Albigeois. Ainsi, un des neveux de la dame, Raimond, fils de Raimond de Castelnau, est consul de la ville durant les temps forts de la croisade (en 1211-1212 et en 1225-1226) ; il figure d’ailleurs parmi les otages qui accompagnent à Paris le comte Raimond VII lorsque celui-ci capitule en avril 1229²². Assurément, les Castelnau tiennent le haut du pavé durant le *dominium* des derniers Raimondins.

2.2. La quête des origines

Reste à connaître le lignage d’origine de cette représentante urbaine de l’aristocratie chevaleresque. La documentation conservée ne livre pas le nom de ses parents, mais un faisceau d’indices semble révéler que cette femme est issue d’une des plus importantes lignées toulousaines de la fin du XII^e siècle, celle des

⁹ Robert Favreau, Jean Michaud et Bernardette Leplant, *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 7 (Ville de Toulouse, Paris, 1982), 108, n° 66 ; voir aussi la traduction proposée par Patrice Cabau, “Épitaphe d’Alamande de Castelnau (27 décembre 1223)”, en *Cathares. Toulouse dans la croisade*, catalogue d’exposition (5 avril 2024-5 janvier 2025) (Paris : Musée Saint-Raymond, Toulouse / Couvent des Jacobins, 2024), notice 58 ; et la traduction de Laurent Macé, *Hérétiques ! Les Toulousains dans la croisade (1209-1229)* (Morlaàs : Éditions Cairn, 2024), n° 12, 52.

¹⁰ Mathieu Desachy, “*Frater, consoror, donatus*. Fraternités spirituelles dans le monde canonial du Midi (XII^e-XIII^e siècles)”, *Chanoines et chapitres du Midi, Cahiers de Fanjeaux*, 58 (2024) : 418-439 ; Macé, *Hérétiques*, 12, 49-52.

¹¹ Patrice Cabau, “Épitaphe d’Alamande de Castelnau”, 247, notice 58.

¹² Castelnau d’Estrétefonds, France, département Haute-Garonne, arrondissement Toulouse.

¹³ John-Hine Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse. The royal diploma of 1279* (Toronto : Brepols, 1985), 180 ; Cabau, “Épitaphe d’Alamande de Castelnau”, notice 58. Voir la carte des droits et propriétés des Castelnau dans la périphérie de Toulouse en Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, map. 5, 181.

¹⁴ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 182, n. 6.

¹⁵ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 183, n. 9.

¹⁶ Cabau, “Épitaphe d’Alamande de Castelnau”, notice 58.

¹⁷ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 185 ; sur le surnom attesté en 1213, cf. 186. Le 6 janvier 1189, il parvient, avec l’aide de l’évêque Fulcrand, à ramener la paix dans une ville en proie à la sédition contre le comte (idem, 188).

¹⁸ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 183, n. 10.

¹⁹ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 180, 185 ; Laurent Macé, *Catalogues raimondins (1112-1229). Actes des comtes de Toulouse, ducs de Narbonne et marquis de Provence*, (Toulouse : archives municipales de Toulouse, 2008), n° 408 ; Macé, *Hérétiques*, 50-51.

²⁰ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 184 ; Macé, *Catalogues raimondins*, n° 443.

²¹ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 184, 186.

²² Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 185.

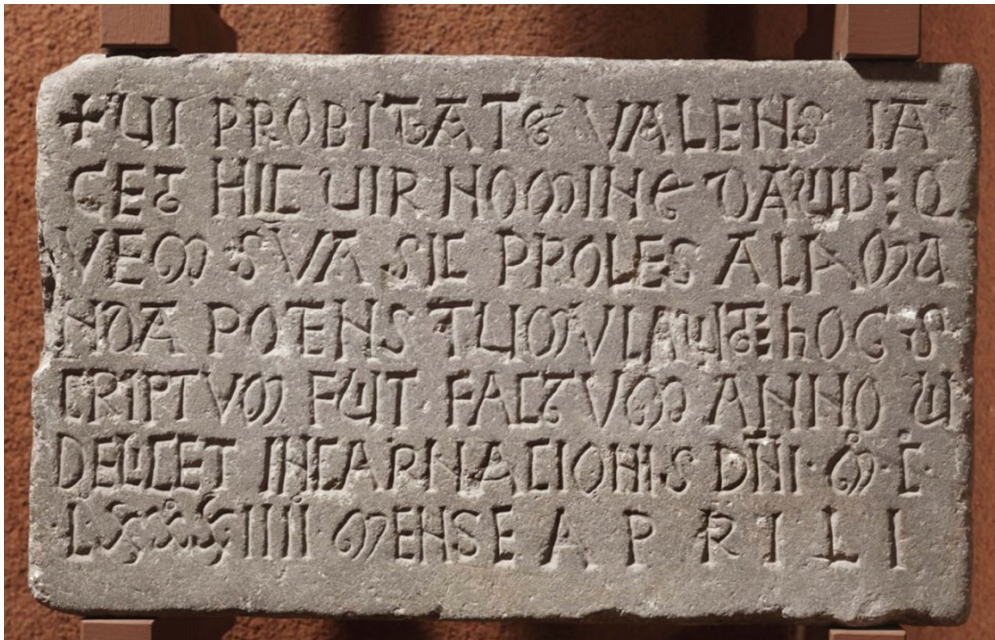


Figure 2 : inscription lapidaire commandée par Alamanda [de Rouaix] pour son père David.

Source: cliché Mairie de Toulouse, musée des Augustins.

Rouaix. Cette famille patricienne, installée dans la Cité, non loin de la cathédrale Saint-Étienne, est originaire du Lauragais, arrière-pays oriental de Toulouse²³. Dans les années 1150, un Peire de *Roais* – qui a pour épouse une certaine Alamanda – figure parmi les premiers conseillers qui ont leur entrée en ville à la cour du comte. Comme les Castelnau, Peire détient une tour, jusqu'en 1163, dans le clos de Saint-Sernin. Il meurt vingt ans plus tard, en 1182; son épouse Alamanda, elle, lui survit jusqu'en 1196²⁴.

En l'état actuel de nos connaissances, et en dehors de son nom même, rien ne permet de supposer qu'Alamanda de Castelnau soit une parente du couple Rouaix ; d'ailleurs, elle n'apparaît pas dans le tableau de filiation proposée par J.-H. Mundy où ne sont mentionnés que cinq descendants mâles. Mais une inscription lapidaire du dernier quart du XII^e siècle, – demeurée jusqu'à présent inédite et dont on ignore encore la provenance²⁵ – semble ouvrir quelques pistes de réflexion²⁶.

Cette pierre, de dimension moyenne (38 x 22,4 cm), présente sept lignes qui couvrent l'essentiel de la surface et ce, sans avoir fait l'objet d'une quelconque réglure. Elles ne contiennent qu'une abréviation (pour un des *nomina sacra* employés), et on peut observer en passant quelques enclavements à l'intérieur de certains termes choisis. Au début de la première ligne, une croisette introduit le propos que l'on peut restituer sous cette forme²⁷ :

“ + Ici gît un homme du nom de David – valeureux par sa force et son intégrité – que sa puissante progéniture Alamanda a ainsi enseveli. Cet écrit a été exécuté au mois d'avril de l'an de l'incarnation du Seigneur 1184.” (Fig. 2).

Cette inscription qu'Alamanda fit réaliser l'année susdite par un lapicide toulousain afin de conserver la mémoire de son père David (aucune mention obituaire ne livre la date de la disparition) pourrait être un hommage effectué par l'épouse de Peire de Rouaix en faveur de son défunt géniteur. Le fait que celle-ci ait obtenu de son mari le soin de baptiser leur deuxième fils du nom de David, attesté de 1180 jusqu'à sa mort en 1200²⁸, nous invite à proposer cette hypothèse. David est un nom plutôt rare à Toulouse; il n'est d'ailleurs guère repris par la suite au sein du lignage des Rouaix. Mais il est assez vraisemblable que c'est le nom de son propre père, une personnalité qui semble prestigieuse, qu'elle a voulu honorer par cette réalisation lapidaire qui exprime tellement la fierté de ses origines. Le soin porté à la mémoire et au statut social, notamment à travers le choix des termes utilisés (*vis*, *probitas*, *valens*, *proles*, *potens*), afin de rendre compte d'une certaine autorité morale et intellectuelle de la figure paternelle, manifeste publiquement une certaine conscience de soi. Celle-ci se trouve renforcée par la transmission du nom du père (David) à l'un de ses propres descendants. Si l'on suit cette logique mémorielle qui se cristallise au sein du stock onomastique, on peut tenter un saut interprétatif et supposer que Peire de *Roais* et Alamanda ont eu d'autres enfants que les cinq fils repérés à travers les lignes des chartes conservées, à savoir au moins une fille, nommée Alamanda, mais

²³ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 251.

²⁴ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 252, 255.

²⁵ Musée des Augustins de Toulouse, n° inv. : 48 18 58.

²⁶ Elle n'est pas répertoriée dans le corpus du volume 7 produit par Robert Favreau et son équipe ; elle figure en revanche dans celui analysé par Eva Caramello dont nous reprenons ici certaines données. Eva Caramello, *Lettres d'ombre et de lumière. L'évolution graphique des inscriptions gravées de Toulouse (XII^e-XIV^e siècles)*, thèse de doctorat, université de Poitiers, 2018, notice 70, 168-169.

²⁷ + VI PROBITATE VALENS IA
CET HIC VIR NOMINE DAVID : Q

VEM SVA SIC PROLES ALAMA
NDA POTENS TUMVLAVIT : HOC S
SCRIPTVM FUIT FACTVM ANNO VI
DELICET INCARNACIONIS D(om)NI M C
L XXX IIII MENSE APRILI

²⁸ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 258.

non citée par les sources, et un autre garçon, Bernard, qu'il faut également agréger à cette fratrie²⁹.

Si l'on considère donc que la future Alamanda de Castelnau est bien une sœur de David de Rouaix — elle serait née sans doute peu après lui —, il n'est dès lors pas inutile de souligner l'importance de son alliance matrimoniale avec Guilhem de Castelnau à la fin des années 1170. Le rapprochement entre les deux groupes lignagers — des patriciens et des chevaliers — permet d'insérer Alamanda dans un réseau étroit de relations sociales où la silhouette du comte de Toulouse n'est jamais bien loin. Ainsi, c'est dans la maison du défunt David de Rouaix qu'après la défaite de Muret (septembre 1213), leur palais résidentiel étant confisqué par l'évêque Foulque, le prince Raimond VI, son fils, et leurs épouses respectives sont hébergés par la veuve, Bigordana de Rouaix, et ses fils³⁰. Ce qui dénote d'un certain *standing* immobilier : cette demeure est apte à recevoir, bien que temporairement, la maison comtale devenue gyrovague sous la contrainte des événements. En ce début de XIII^e siècle, le lignage a donc pignon sur rue (et plus précisément sur une place qui porte son nom). Certains de ses membres intègrent le corps des magistrats municipaux : Arnaud — un des fils d'Arnaud, l'aîné de Peire de Rouaix et d'Alamanda (il serait par conséquent le neveu d'Alamanda de Castelnau) — est consul de Toulouse en 1212-1213, ainsi qu'en 1226, tandis que son frère Hugues occupe à son tour cette charge en 1181-1182, puis en 1196-1197, et en 1199-1200. Il serait lui aussi un des otages proposés par la ville et le comte de Toulouse lors de la capitulation de 1229³¹.

Avant de refermer ce dossier épigraphique, ayons recours à nouveau à la science de l'ononastique qui s'avère être un terrain d'observation fort stimulant pour l'esprit. Relevons que, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, le nom Alamanda (l'épouse de Peire) est réactivée et attribuée à une des filles de la branche d'Arnaud de Rouaix, mais aussi qu'un *Castellusnovus* est mentionné en 1273 dans une des branches latérales de ce même lignage Rouaix uni aux Castelnau³². Enfin, quant au nom masculin Alaman, il revient régulièrement dans la branche aînée des Rouaix — celle des consuls —, pour désigner une partie de la descendance directe d'Alamanda et de Peire de *Roais*. Après ce détour dans le domaine de l'ononastique, il est temps de revenir à l'épithaphe lapidaire léguée aux affres du temps par Alamanda de Castelnau.

3. Regards sur le champ épigraphique et le dispositif héraldique

L'inscription de 1223 est connue depuis le premier quart du XIX^e siècle³³ et fit déjà l'objet d'une description succincte dans les décennies suivantes³⁴. Le choix du matériau comme support de l'écrit paraît déjà être un indice du haut statut social de la commanditaire

puisqu'il s'agit d'un marbre gris de remploi provenant des Pyrénées (H. 26,0 à 27,5 ; l. 52,2 à 52,6 cm)³⁵, un type d'élément lithique souvent apprécié par les élites toulousaines du XIII^e siècle. Six lignes de lettres onciales à la graphie bien formée — dont certaines conservent encore des traces de couleur noire — se développent à l'intérieur d'une très fine réglure et d'un cadre à peine marqué. Un interligne régulier participe à l'apparat décoratif de l'ensemble et souligne la distinction stylistique de la composition. Ainsi, même si la plaque de marbre est plus ou moins ébréchée sur ses quatre côtés, elle laisse paraître néanmoins tout le soin de la mise en page qui a été déployé lors de son exécution : les lettres noires devaient se détacher clairement sur la surface claire du support marmoréen, à l'instar d'une feuille de parchemin porteuse d'écrit. À cela répondait tout un jeu de couleurs scandé par un système de répétition puisque l'espace marginal est occupé par cinq écussons en bannière dont deux sont placés dans les écoinçons de la partie supérieure ; dans la partie inférieure, trois se déploient en fasce. Dans ces éléments héraldiques qui encadrent et accompagnent le texte inscrit dans la pierre, on reconnaît aisément la croix des derniers comtes de Toulouse et le *castrum* à trois tours de Castelnau. Ce dernier prend déjà l'apparence traditionnelle et stéréotypée de la *castille* médiévale : derrière l'enceinte crénelée, dans l'axe de la porte, se distingue la tour élançée du donjon ; sur les côtés, se dressent deux tours latérales, aux murs ajourés de baies géminées, à l'instar de celles qui apparaissent entre les moellons du *caput castrum*.

La technique employée pour la gravure de ces cinq écussons relève de ce que l'on appelle le champlevé. L'évidement de la matière lithique par l'usage d'un outil métallique constitue le "champlevage" du support et permet, grâce au relief obtenu, d'y faire jouer en deux dimensions la couleur appliquée au niveau des cuvettes et des réserves. Aucun pigment n'étant détectable à l'œil nu, il faut donc se tourner vers des sources postérieures afin de tenter de blasonner ces armoiries. Ce sont des manuscrits peints au XIV^e siècle qui peuvent le permettre. Les registres des *Annales manuscrites de la ville de Toulouse*, tenues de 1295 à 1787, ont livré 75 planches ornées des effigies des consuls toulousains, avec leurs noms et leurs armoiries suspendues au-dessus de leurs "portraits" qui les montrent, le plus souvent, en pleine délibération. Noble Peire de Castelnau apparaît ainsi parmi les douze magistrats municipaux de l'exercice 1370-1371 ; le changeur Peire de Castelnau figure au sein du collège des huit capitouls élus pour l'année 1393-1394³⁶. L'un et l'autre, représentés dans leur robe capitulaire, arborent un même écu écartelé : en 1 et 4, *d'azur au château d'or* ; en 2 et 3, *de gueules à deux fasces d'or*, armes qui signalent un redoublement d'alliance puisque ces dernières appartiennent à une branche latérale du lignage. Un siècle auparavant, Étienne de Castelnau, cadet de sa fratrie et arrière-petit-fils d'Aimeric le "prudhomme"³⁷, les arborait sur sa matrice de sceau depuis au moins 1266³⁸ (Fig. 3).

²⁹ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 265.

³⁰ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 258.

³¹ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 256, 260.

³² Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 264.

³³ Cf. la bibliographie figurant sur la notice en ligne du musée des Augustins (inv. Rachou n° 431) et celle produite par Robert Favreau et al. *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 7, 109.

³⁴ "Inscription en six lignes inégales, encadrées de cinq écussons en bannière, gravés en creux, trois aux armes de Castelnau, un *château crénelé à trois tours*, deux aux armes comtales de Toulouse". Ernest Roschach, *Musée de Toulouse. Catalogue des antiquités et des objets d'art*, Toulouse, 677, (1865): 238-239.

³⁵ Cabau, "Épithaphe d'Alamanda de Castelnau", notice 58.

³⁶ Archives municipales de Toulouse, BB 273, chronique 74, 1370-1371 et chronique 93, 1393-1394.

³⁷ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 179.

³⁸ Sceau rond de 30 mm portant la légende suivante : ✖ : s : STEPH(a)NI : DE : CASTRO : NOVO L'empreinte de cire blanche sur cordon de chanvre a été appendue à un accord passé,



Figure 3 . Armoiries de Peire de Castelnau (le 3^e en partant de la gauche) dans les *Annales* de 1393-1394. Moulage du sceau d'Étienne de Castelnau en 1266.

Source: cliché Mairie de Toulouse, archives municipales de Toulouse.

Source: cliché Archives nationales de France.



On peut tenter de gloser sur le choix du meuble, du métal et de la couleur. La silhouette du château s'impose pour faire un écho évident à la toponymie ; cela permet de constituer des armoiries parlantes dont l'inventeur est vraisemblablement Guilhem, le fondateur de la topolignée des Castelnau. Il a choisi de revêtir cette architecture castrale du métal or, sans doute pour indiquer qu'il s'agit là d'une construction nouvelle, récente, une fortification neuve (*castel nau*) qui a été édifée, par Raimond V de Toulouse, aux alentours des années 1150³⁹ puisque le *castrum* a été assiégé en juillet 1159 par le roi d'Angleterre Henri II, accompagné de son chancelier Thomas Becket, et du roi d'Écosse, Malcolm⁴⁰. Après cet épisode, il est fort à penser que ce site et d'autres furent consolidés par ce comte en prévision d'une éventuelle et prochaine

menace. On ne peut écarter tout le caractère prestigieux revêtu par le métal or dans la mentalité aristocratique, d'autant plus que cette teinte orne également la croix des armoiries comtales. C'est donc une façon pour Guilhem de Castelnau de signifier et de rappeler sa proximité avec Raimond V, confiance qui est d'ailleurs honorée par l'octroi de la charge de viguier comtal en 1184, office prestigieux et important dans la gestion des affaires de la ville, comme l'indique sa première représentation figurée dans un cartulaire municipal, exécuté en 1205⁴¹. Quant au champ d'azur, tout en jouant harmonieusement avec la lumière dorée, il permet de dégager sur ce fond de ciel les contours d'une structure castrale perçue comme neuve et resplendissante, une silhouette qui devait être vue et perçue par ceux qui la considéraient comme posée en situation éminente⁴².

Précisons enfin que l'inscription d'Alamanda de Castelnau constitue un jalon assez précoce dans la diffusion de l'héraldique chevaleresque dans le Midi toulousain, mais elle illustre également l'attrait des armoiries comtales auprès des fidèles de la dynastie raimondine. Un autre élément lapidaire, qu'il faut confronter avec cette inscription, permet de mieux comprendre la lecture et le blasonnement de ces armes.

le 11 novembre 1266, entre les officiers du comte Alphonse de Poitiers et *Stephanus de Castronovo, civis Tholose*, au sujet de la restitution de la quatrième part qu'il détenait sur la bastide de Castillon (nord de Toulouse) et dont il avait été spolié par le bayle du comte Raimond VII. Louis Douët d'Arcq, *Inventaire et documents. Collection de sceaux*, Paris, 1867, t. II, n° 4133; Élie Berger, *Layettes du trésor des chartes*, t. IV, (Paris: Plon, 1902), n° 5222, 195.

³⁹ Ce *castrum* pourrait avoir été fondé au même moment que le village fortifié (*castellum*) de Grisolles (1155); ces sites castraux doivent protéger le flanc ouest de la ville de Toulouse alors menacée par les revendications de Henri II et de son épouse Aliénor d'Aquitaine, ce qui entraîne l'édification d'un certain nombre d'agglomérations ceinturées d'enceintes dans la vallée du Tarn et de la Garonne. Gérard Pradalié, "Le *castellum* de Grisolles", en *De la création à la restauration. Travaux offerts à Marcel Durliat*, (Toulouse: Atelier D'histoire de l'Art Méridional, 1992), 368.

⁴⁰ "[...] Il attaqua divers châteaux qui se rendirent les uns de gré & les autres de force. Il emporta entre autres celui de Verdun, situé sur la Garonne, à cinq lieues de Toulouse, & celui de Castelnau d'Estrétefont, à quatre lieues de la même ville vers le nord-ouest, où il campa pendant quelque temps". Claude Devic et Joseph Vaissète, *Histoire générale de Languedoc*, Toulouse, 1875, t. III, 810.

⁴¹ Laurent Macé, "Pouvoir comtal et autonomie consulaire à Toulouse: analyse d'une miniature du XIII^e siècle", *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, 62 (2002): 55-56.

⁴² C'est également une des premières attestations de l'emploi de l'azur dans le Midi toulousain; en 1205, le comte de Toulouse figure d'ailleurs drapé dans un manteau bleu sur la première page du Cartulaire de la Cité (Macé, "Pouvoir comtal et autonomie consulaire à Toulouse", 55). Guilhem de Castelnau a préféré cette couleur au rouge qui semble plutôt associé à l'exercice de l'autorité comtale.



Figure 4 . Colonnnette de support de sarcophage ; détails des écus et des écussons ornés de la croix raimondine.

Source: cliché Mairie de Toulouse, musée des Augustins; clichés des détails par l'auteur

4. La croix des Raimond

4.1. Calcaire, parchemin et pigments

Les armoiries comtales qui ont été gravées à deux reprises dans le registre supérieur de l'inscription d'Alamanda se retrouvent également sculptées sur le chapiteau des colonnettes qui soutiennent les cuves de sarcophages placées dans la chapelle sépulcrale des comtes de Toulouse, située dans le bras sud de la basilique Saint-Sernin⁴³. Les quatre côtés de la pierre calcaire en sont ornés et des écussons arborant cette croix figurent également à quatre reprises sur la base de ces colonnettes. Ces éléments peints aux couleurs raimondines font partie d'un ensemble qui fut vraisemblablement aménagé à la fin du principat de Raimond VII, lorsqu'en 1247 celui-ci demande auprès de Rome la levée expresse de l'excommunication pesant sur son défunt père (Fig. 4).

D'un point de vue formel, le style graphique est similaire à l'inscription de 1223 : la croix, bouletée et ajourée, est comprise dans un écu à pointe triangulaire. Un détail cependant différencie l'une de l'autre au niveau de la mise en page retenue : les huit écus et écussons sont circonscrits par une bordure qui devait être *d'or* afin de mieux délimiter le champ *de gueules*. Il ne s'agit pas encore là d'une brisure héraldique, la fonction de cette bordure est avant tout ornementale puisque tous ces emblèmes désignent l'ensemble de la dynastie comtale rassemblée en ce lieu ; en haut, comme en bas de la colonnette, la bordure encadre d'une lumière dorée les armes princières. C'est d'ailleurs une tendance générale qui se dessine sur les écus représentés dans la seconde moitié du XIII^e siècle méridional qui, peu à peu, se

voient dotés de cet élément décoratif qui respecte néanmoins les règles du blason.

Ces différentes pièces lapidaires, même si elles ont perdu les pigments colorés qui permettaient d'identifier aussitôt le lignage ainsi représenté, viennent confirmer la désignation de ces armoiries appelées croix " raimondine " (*crotz ramondenca*) par un poète de cour⁴⁴. De fait, un contemporain de ces productions – plutôt bien informé et doté d'une solide connaissance de l'art héraldique de son temps –, le moine anglais Matthieu Paris (mort en 1259), est sans doute le premier à nous proposer une représentation polychrome de la croix des princes toulousains. À l'intérieur de ses *Chronica majora*, l'historiographe bénédictin de Saint-Albans (Hertfordshire) a livré un folio où il a peint un écu triangulaire (parmi plus d'une centaine) présentant une croix *d'or* bouletée et évidée sur un champ *de gueules*⁴⁵. Au-dessus, à l'encre rouge, figure la légende *Comitis Tholosie* ; encore au-dessus, avec cette fois-ci une encre noire inscrite entre deux lignes rouges, il blasonne sommairement : *Scut(um) de gul(es), c(r)ux aurea*.

Les regards d'un troubadour toulousain et d'un bénédictin anglais, tous deux actifs dans la première moitié du XIII^e siècle, nous indiquent que la langue du blason est loin d'être déjà figée dans des normes qui sont souvent celles que l'époque moderne nous a léguées. Le blasonnement traditionnel des armes toulousaines (*de gueules, à la croix vidée, cléchée et pommetée d'or*) est totalement anachronique et sans rapport aucun avec la perception qu'en avaient les hommes et les femmes du XIII^e siècle qui voyaient tout simplement en ce signe une croix *d'or*, laquelle paraissait, sans doute à leurs yeux, aisément

⁴³ H. 70 ; l. 30 cm (cf. Laure Barthet, Laurent Macé, Bastien Lefèbvre, "Colonnnette de support de sarcophage", en *"Cathares"*. notice 36, 186.

⁴⁴ Elle est ainsi désignée, dans les années 1210, dans un texte littéraire, la *Canso* ou Chanson de la croisade albigeoise (Laurent Macé, "Regards sur l'emblématique des princes du Midi de la France", en *"Cathares"*, 122-125.

⁴⁵ *Book of Additions*, 1250-1254, Londres, British Library, Cotton MS Nero D.I., fol. 171 v^o.

reconnaissable parce qu'elle était bouletée et évidée ou encore perforée, pour reprendre une expression en usage⁴⁶. D'autant plus que celle-ci se trouvait en bonne place sur les écus et les housses figurant sur les sceaux de cire et de plomb des comtes de Toulouse depuis la seconde moitié du XII^e siècle⁴⁷. Et elle était qualifiée de "raimondine" parce qu'elle fut inventée, à Saint-Gilles, par le comte Raimond V qui en fut indéniablement le promoteur en la faisant frapper au droit de la monnaie d'argent qui circulait à l'intérieur de ses domaines rhodaniens⁴⁸.

4.2. Cuivre et émail

Au même moment, les techniques dédiées à la mise en place d'un support visant le déploiement du discours héraldique ne se limitent pas au seul domaine lapidaire. Les armoiries s'affichent – avec des dimensions proches de celles que l'on peut trouver sur les documents épigraphiques – sur des ornements métalliques, fixes ou mobiles, que l'on contemple au niveau du poitrail et des épaules de la robe du principal moyen de locomotion et d'affirmation de supériorité sociale des élites: le cheval.

Les pendants de harnais décorés d'armoiries, qui se diffusent dès avant le milieu du XIII^e siècle, fournissent un élément de comparaison fort probant même si, à la différence des inscriptions de pierre, ils ne peuvent être datés avec une précision équivalente. Ces petits objets en alliage cuivreux qui permettent de mettre en signe le cavalier et sa monture sont travaillés selon la technique de l'émaillage champlevé associé à la dorure et à l'argenture : la fritte (préparation de base de la poudre de verre colorée) vient combler les évidements (alvéoles, cellules) opérés au petit burin dans la plaque de cuivre et permet l'alternance des couleurs (émail et métal)⁴⁹. Tombés du harnachement des équidés lors de la course de l'animal, ils sont souvent retrouvés près des routes, dans des champs ouverts, voire à proximité de sites de tournois⁵⁰. Si de

nombreux cas d'origine continentale sont répertoriés et datés du XIII^e siècle, il n'en demeure pas moins surprenant de constater que des écus de pendants, indiscutablement ornés de la croix raimondine, ont été trouvés dans le sol anglais.

Trois exemplaires (sur 246 items recensés), découverts dans le Norfolk, présentent deux types de formes. Mais que les objets soient circulaires ou carrés, la croix raimondine s'inscrit à chaque fois dans un disque où l'on retrouve des traces de polychromie qui reprennent indéniablement les émaux de la dynastie toulousaine : *de gueules à la croix d'or vidée de gueules*⁵¹. Trois appliques carrées, porteuses de ces mêmes armoiries, ont été également trouvées dans cette région⁵². Ces objets étaient destinés à être fixés par des rivets sur des sangles de cuir et autres éléments de sellerie du destrier ou du roncín, mais cet usage équestre est loin pour autant d'être exclusif⁵³.

Ce petit corpus, constitué au début des années 2000, a été sensiblement enrichi par l'immense collection réunie par J. Baker (plus de 1 600 artefacts dont un millier est armorié)⁵⁴. Au sein de celle-ci, on dénombre une quinzaine de pendants, de forme carrée – tous trouvés en Angleterre –, qui sont ornés d'une croix raimondine inscrite dans un cercle. Si assez souvent la chape du pendant est d'*azur*, le champ en revanche est bien *de gueules* et porte une croix d'*or* évidée⁵⁵. Ce collectionneur date ces objets du début du XIII^e siècle, arguant que le comte Raimond VI et son fils se trouvaient alors en exil en Angleterre (1215) et que leur rival, Simon de Montfort, alors maître de Toulouse, pouvait arborer ce type de badges, comme l'atteste une pierre tombale conservée à Carcassonne⁵⁶. L'ennui est que ce document s'avère être un pastiche exécuté dans la première moitié du XIX^e siècle ...⁵⁷ En revanche, on peut signaler qu'à cette époque des centaines de chevaliers français parcourent avec tout leur équipage la campagne anglaise lors de l'expédition menée contre Jean sans Terre par le prince Louis de France (1215-1216)⁵⁸ et que,

⁴⁶ Dans *The Boke of Seynt Albans*, figure un traité d'armoiries composé en 1486 à Saint-Albans par la moniale Juliana Berners. Cette forme de croix y est désignée comme étant fleurettée pattée (*flourettee patee, florida patens*), accompagnée en latin médiéval de l'épithète *perforata*, en vieux français *percee*, en vieil anglais *persit* (fol. 64v-65r).

⁴⁷ Laurent Macé, *La majesté et la croix. Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XII^e-XIII^e siècle)* (Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2018), 116-121.

⁴⁸ Macé, "Regards sur l'emblématique des princes du Midi de la France", 122-123. Il n'est pas lieu de développer ici la question des origines de ce meuble héraldique, mais contrairement à ce qui a été écrit (Macé, *La majesté et la croix*, 98-101), il faut signaler que cette croix prend sa source dans une croix reliquaire, recueillant vraisemblablement des morceaux de la Vraie croix, qui se trouvait en possession des comtes dans leur capitale rhodanienne, Saint-Gilles. Cet emblème apparaît sur les nouvelles monnaies frappées (deniers qualifiés de "raimondins") dans l'atelier local et elle figure sur ces mêmes pièces, sculptées dans le cadre d'une scène d'achat des aromates, sur le portail sud de la façade de l'abbatiale bénédictine de Saint-Gilles qui fut rénovée dans les années 1170-1180 en Jérôme Bénézet, "Une représentation de monnaies à la façade de l'abbatiale de Saint-Gilles-du-Gard", *Bulletin monumental*, 171, (2013): 375, <https://doi.org/10.3406/bulmo.2013.9698>.

⁴⁹ François-Xavier Bon et Alban Pérès, "Les pendants de harnais armoriés", *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 93, (2023): 11-12.

⁵⁰ John Baker, "Harness pendants and the rise of armory", *En People, Texts and Artefacts. Cultural transmission in the*

medieval Norman worlds, ed. David Bates, Edoardo d'Angelo and Elisabeth van Houts, (London:University London Press, 2017), 19.

⁵¹ Steven Ashley, *Medieval Armorial Horse Furniture in Norfolk* (Dereham: Norfolk Museums and Archaeology Service, 2002), 44, n° 174 (carré); n° 183 et 184 (circulaires) ; les dessins figurent 19-20.

⁵² Ashley, *Medieval Armorial Horse Furniture*, 44, n° 175, 176, 177 (dessins, 19).

⁵³ Bon et Pérès, "Les pendants de harnais armoriés", 8.

⁵⁴ Les découvertes fortuites dans le cadre de la détection sont, en partie, recensées sur la base *Portable Antiquities Scheme* (<https://finds.org.uk>).

⁵⁵ John Baker, "The earliest armorial harness pendants", *The Coat of Arms*, 229, (2015): 13-14; Baker, "Harness pendants and the rise of armory", 29, n. 53; photo 24, fig. 1.8.

⁵⁶ Baker, "Harness pendants and the rise of armory", 30. C'est également l'hypothèse avancée par son prédécesseur, Ashley, *Medieval Armorial Horse Furniture*, 18.

⁵⁷ Daniel Cazes, "Pastiches de dalles funéraires gravées du Moyen Âge au Musée des Augustins", *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 54, (1981-1982): 61-85.

⁵⁸ Cf. la journée d'études de 2022 : *Dans l'ombre du prince : l'expédition de Louis de France en Angleterre (1215-1217), recrutement et réseaux*. En dehors du vicomte de Turenne, les chevaliers "mériodionaux" ne participent guère à cette expédition, mais parmi les milliers d'hommes débarqués sur le sol anglais avec leurs chevaux, certains pouvaient arborer de nombreux pendants de harnais dont les diverses armoiries affichées exprimaient leur réseau d'amitié et de

parallèlement, des hommes du comte de Toulouse, proches, émissaires ou marchands, sont envoyés à la cour de Henri III durant cette même période⁵⁹.

Pour clore ce petit dossier, signalons que l'ornementation équestre n'est pas la seule à déployer le faste de l'or raimondin. Des accessoires de la vêtue, que celle-ci soit masculine ou féminine, constituent de petits supports métalliques permettant d'arborer des artefacts émaillés, notamment des chapes de boucle de ceinture, en alliage cuivreux. De nombreux exemplaires, porteurs des armoiries comtales, ont été découverts en contexte archéologique⁶⁰.

Il est donc nécessaire d'interroger des sources nombreuses et variées, surtout au moment où les armoiries se diffusent sur des supports que l'on diversifie en raison de la maîtrise de nouvelles techniques, notamment celle du champlévé appliquée à des artefacts de petites dimensions ; ce type de production a sans doute eu un impact réel sur les termes mêmes du premier blason⁶¹.

5. Une tradition familiale

L'enquête nous mène à la fin de la période étudiée. Une inscription trouvée dans le jardin du presbytère de Ramonville (est de Toulouse), au début du XX^e siècle, a été photographiée et transcrite, précaution d'autant plus précieuse qu'elle a disparu depuis de son lieu de dépôt⁶². Ce monument est singulier car il garde le souvenir du financement et de la réalisation de travaux pour l'érection d'une fontaine, selon les pieux souhaits du *dominus* Peire de Castelnaud :

“ L'an du Seigneur 1270, le 7 du mois de septembre, le seigneur Peire de Castelnaud, chevalier (*miles*) citoyen de Toulouse (*cives Tholose*), fit faire les travaux de cette fontaine, en l'honneur de Dieu et de la sainte Vierge Marie, et en l'honneur de tout le genre humain, et pour la rédemption de ses péchés. ”

Il est difficile d'insérer ce “ monument ” dans le paysage local, mais la nature même de l'inscription indique la volonté du commanditaire de mettre à la disposition du public des informations qui seront réactivées quotidiennement par le souvenir, ce qui permet de maintenir de façon pérenne un avantageux combat contre l'oubli à travers l'activation des sens

solidarité, voire d'éventuelles prises de guerre ou autres trophées tirés du butin en cette période de croisade contre les Albigeois (1209-1229).

⁵⁹ Cf. deux actes de Raimond VII (Macé, *Catalogues raimondins*, 456 et 529). Pour la France, la collection Rochebrune du musée Dobrée (Nantes) est en cours d'étude sous la houlette de François-Xavier Bon et d'Alban Pérès.

⁶⁰ Barthet et Macé, “ *Cathares* ”. *Toulouse dans la croisade*, catalogue d'exposition”, notice n° 27, 128. Voir également dans cet ouvrage, les objets en brique qui ont reçu un décor estampé de croix raimondines (notices n° 87, n° 92, n° 93).

⁶¹ Bon et Pérès, “Les pendants de harnais armoriés”, 18.

⁶² Jules de Lahondès, “ Une inscription sur pierre du treizième siècle ”, *Bulletin de la société archéologique du Midi de la France*, (1906): 534-536; Robert Favreau, Jean Michaud et Bernardette Leplant, *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 8 (Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne, Paris: C.N.R.S. 1982), n° 8bis, 43-44. Découverte à Ramonville-Saint-Agne, dans la périphérie orientale de la ville de Toulouse, elle fut offerte ensuite à la Société archéologique du Midi de la France.

qui s'accomplit, dans le champ du visible, entre l'objet et le spectateur⁶³.

L'inscription, dont les dimensions n'ont pas été relevées, prend place dans une mise en page de dix lignes. Certes, ce n'est pas une réalisation d'une grande qualité graphique ; elle contient des formes fautives dans la gravure de certains segments, et l'écriture se trouve resserrée dans les trois dernières lignes parce que le lapicide a rencontré un inopiné problème de place. Enfin, la pierre ne contient ni réglure ni cadre, et les marges ne sont pas régulières. Mais l'essentiel est ailleurs, notamment dans le soin pris à faire figurer trois écussons, de dimensions quasiment identiques, au niveau des deux lignes supérieures alors placées en exergue. Dans des écus à pointe triangulaire, le château à trois tours des Castelnaud encadre à droite et à gauche la date anniversaire de cette fondation, tandis qu'un écu aux armes raimondines – légèrement plus grand – apparaît au centre, entre *Anno* et *Domini* (ligne 1), entre la date et le mois (ligne 2). Cependant, la technique employée ici est beaucoup plus modeste que celle qu'Alamanda choisit en 1223, comme si l'investissement financier dans la pierre avait été bien moindre alors que la destination du monument est de plus grande ampleur. Malgré la mauvaise résolution du cliché photographique pris il y a plus d'un siècle, on observe que la ciselure, peu profonde, semble avoir été exécutée à la pointe, sans véritable évidence de la matière minérale. La peinture, malgré l'apport de ses rehauts de couleurs, est sans doute demeurée assez superficielle.

Si le dispositif héraldique n'est pas exactement identique à celui affiché par la lointaine aïeule de Peire de Castelnaud⁶⁴, il n'en est guère éloigné comme l'indique cette combinaison avec les armes comtales qui procède également de l'ordre de la scansion graphique des mots gravés dans la pierre. Membre d'un grand lignage chevaleresque toulousain, Peire ne semble pas avoir opéré de brisure par l'adjonction de pièces, mais une inversion des émaux n'est pas à exclure, cet individu étant le cadet de sa fratrie. Les épithètes valorisantes confortent le discours et la pratique épigraphique du membre de cette famille qui a fourni, depuis la fin du XII^e siècle, plusieurs de ses mâles pour la conduite de la cité: l'ancien syndic de la ville (1255) se présente comme *dominus, miles* et *civis Tholose*. En mai 1266, avec Raimond, un autre représentant du lignage, il est commissionné auprès d'Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, par le consulat toulousain afin de régler une histoire de somme d'argent impliquant les magistrats municipaux⁶⁵. Et peu après le bel acte d'évergétisme accordé aux habitants de Ramonville, ce vraisemblable petit-fils d'Aimeric “ le prudhomme ”⁶⁶ assure, à

⁶³ Cécile Voyer, “Les cinq sens et les images au Moyen Âge : voir et revoir les œuvres visuelles médiévales”, *Quaestiones Medii Aevi Novae*, 21, (2016): 226, 228.

⁶⁴ Elle serait sa tante si l'on reconnaît en ce Peire celui qui figure dans l'intervalle 1217-1265 au sein du tableau de filiation produit par Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 179.

⁶⁵ P. de Castronovo, *miles*, et R. de Castronovo, *burgensis, presentium exhibitores, cives Tolosanor, nuntios et procuratores suos* (Berger, *Layettes du trésor des chartes*, t. V, n° 5156, 174).

⁶⁶ Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 186-187.

plusieurs reprises dont deux successives, la charge de consul au sein du collège édilitaire (1272-1273 et 1273-1274, 1288-1289) au moment même où la principauté toulousaine entre dans le domaine royal capétien, à la mort du comte Alphonse de Poitiers (août 1271). Revivifier la mémoire du lignage – associée à celle des anciens princes de la dynastie raimondine – alors que Jeanne, l'héritière des comtes de Toulouse, a embarqué au printemps 1270 avec son époux pour suivre le roi Louis IX dans son expédition vers Tunis, prend alors toute son acuité dans le paysage politique local.

Hapax remarquable – le spécialiste Robert Favreau ne connaît pas d'équivalent à ce type d'inscription –, et témoin d'une culture écrite spécifique, la pierre de fontaine de l'édile Peire de Castelnau détonne complètement dans le paysage épigraphique du XIII^e siècle toulousain, même si la modestie de son architecture ne doit pas souffrir la comparaison avec la *Fontana Maggiore* de Pérouse (1278)⁶⁷. Néanmoins, la fierté lignagère et la mémoire chevaleresque continuent de jouer pleinement au moment où disparaît la dynastie comtale qui a assuré la promotion sociale des membres de cette famille.

6. Les armes d'une sœur clarisse

Ce dossier épigraphique peut se clore sur une dernière réalisation lapidaire d'un type différent des précédentes. La dalle tumulaire en calcaire d'une sœur, dénommée *Arnalda de Castronovo*, a été retrouvée sur le site de l'ancien cimetière des clarisses de Toulouse. Déposée jusqu'en 1974 dans une cour, contre le mur d'un bâtiment moderne⁶⁸, elle est actuellement conservée dans un lieu peu fréquenté des médiévistes⁶⁹. Représentée sous une arcade gothique trilobée, la religieuse, pieds nus et couverte des habits de son ordre, a fait graver une épitaphe assez sobre qui court seulement sur deux côtés de la pierre tombale, le reste étant demeuré vierge de toute inscription:

+ Anno Domini / MCCCLXIII
nonas avgvsti obiit soror Arnalda de Castronovo
cvivs reqviescat in
pace

Cette Arnalda décédée en 1363 – qu'il n'est pour l'instant pas possible de lier à une quelconque branche du lignage – est cependant une parente des Castelnau, comme l'indique ses armes qui figurent au sein d'un écartelé situé à la dextre du pinacle fleuroné (l'autre, à senestre, porte un arbre sur un mont) (Fig. 5).

Les fascès sculptées en 1 et 4 sont accompagnées d'un château à trois tours placé en 2 et 3. On peut y voir là une brisure des armes choisies par le rameau d'une branche latérale des Castelnau du XIV^e siècle,

celles des hommes qui sont devenus capitouls de la ville, durant l'exercice 1370-71 et 1393-94, et qui portent une telle combinaison d'armoiries dans les livres des *Annales manuscrites de la ville de Toulouse*⁷⁰.



Figure 5 . partie supérieure (détail) de la pierre tombale d'Arnalda de Castelnau.

Source: cliché de l'auteur.

Sur ce monument qui s'inscrit dans une longue série de dalles funéraires ornées d'une effigie gravée du défunt⁷¹, tout comme sur les écus peints dans les manuscrits, les Castelnau du XIV^e siècle n'inscrivent plus le mémorial de leur lignage dans le sillage de la croix raimondine, marque de la défunte et ancienne dynastie comtale. Le temps du roi capétien étant advenu, une autre période s'ouvre; de nouvelles alliances matrimoniales permettent de tourner la page.

7. Conclusions

Une plaque de marbre clair sur laquelle se détache le noir des lettres déployées sur six lignes; des écus en bannière qui l'accompagnent et où brillent avec éclat l'or, le gueules et l'azur, par l'activation de la vue et les effets qu'elle produit, l'inscription d'Alamanda de Castelnau est – au sens premier – un signal envoyé à travers le temps pour que puisse s'accomplir un devoir de mémoire. Une telle image, à la fois plastique et intellectuelle, auquel le blasonnement

⁶⁷ Nicoletta Giovè, "Ripresa dell'antico e nuove modalità comunicative nell'epigrafia medievale", en *La seconda vita delle iscrizioni. Emolte altro ancora*, éditée par Enrica Culasso Gastaldi, 95-96 (Alessandria: Edizione dell'Orso, 2020).

⁶⁸ Georges Bacrabère, "Le rempart antique de l'Institut Catholique de Toulouse", *Supplément au Bulletin de Littérature ecclésiastique*, 4, (1974): 65, n° 223.

⁶⁹ Espace muséographique Georges Bacrabère, Institut Catholique de Toulouse; L.: 207 cm, l.: 88, ép.: 19; n° inv: 223.

⁷⁰ Ernest Roschach, "Armorial des annales manuscrites de Toulouse", en *Histoire graphique de l'ancienne province de Languedoc*, 689 (Toulouse: Imprimerie et librairie Édouard Privat, 1905).

⁷¹ Lisa Barber, "Dalles funéraires gravées à l'effigie du défunt", *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, LXIX, (2009): 159; fig. 10, 162.

parvient à donner corps, fait que l'armoirie comprise dans un écu rend compte de l'évidente dimension sociale et de la puissante identité chevaleresque du *miles*⁷². Ces armes conçues par Guilhem, dans les années 1180, sont adoptées par toute sa fratrie et sont perpétuées par une bonne partie du lignage tout au long du XIII^e siècle parce que l'héraldique en vigueur constitue alors un système graphique qui permet une représentation personnelle et familiale de ce groupe de parents. Avec ce point particulier qu'ici ce marqueur social, visuel et armorié, souligne avantagement les liens de fidélité avec les comtes de Toulouse. Il y a dans la démarche mémorielle des Castelnau une fierté, assumée, de se sentir rattachés, par un lien de loyauté, à une dynastie illustre. Cette inscription, et celles rassemblées dans ce dossier, énoncent la force des réseaux médiévaux.

Ce document assez rare – qui n'a pas d'équivalent au sein des ateliers toulousains de ce premier quart du XIII^e siècle – est sans doute la première affirmation héraldique, féminine et lignagère, qui soit attestée pour une dame du Midi toulousain⁷³. Ce qui, en passant, en dit long sur sa conscience lignagère et aristocratique⁷⁴, ainsi que sur le lien étroit qu'Alamanda a tissé avec sa famille d'accueil, elle qui n'était pourtant pas issue d'un rang chevaleresque. Car si les armoiries, à partir des comtes de Toulouse, se sont diffusées auprès de ces élites, elles sont culturellement assimilées par les groupes urbains qui adoptent à leur tour cet *habitus* chevaleresque ou du moins les signes ostentatoires qui témoignent de leur promotion sociale.

Enfin, il faut s'arrêter brièvement sur le contexte dans lequel s'inscrit l'épithète que, quarante ans après sa mère, Alamanda de Castelnau fait réaliser, non point pour honorer à son tour la mémoire de son père mais celle de son mari, et préparer également le salut de sa propre âme. Et dans cet intervalle de temps, les armoiries ont fait leur apparition dans le Toulousain. Alamanda se colle donc dans une nouvelle tradition, celle de l'affichage de l'identité par des armes qui ont encore une coloration chevaleresque⁷⁵. Le motif héraldique adopté n'a pas une valeur martiale ; il tend

plutôt à signifier un ancrage territorial et castral, il permet de signifier l'enracinement dans la pierre d'une topolignée toulousaine et urbaine qui bénéficie de la confiance comtale sur plusieurs générations. Cependant, cette pierre inscrite a été livrée, en 1223 ou peu après, aux regards des chanoines de la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse (alors en pleine reconstruction), siège spirituel et politique de l'évêque Foulque (1205-1230), ardent défenseur d'une croisade ou guerre sainte qui continue d'être menée contre les hérétiques et leurs principaux soutiens. Le fils d'Alamanda, Aimeric *Copha*, et ses parents par alliance notamment Aimeric "le prudhomme" sont d'ailleurs le fer de lance de l'opposition au pouvoir épiscopal et à l'expédition militaire, ce qui leur vaut quelques démêlés ultérieurs avec les responsables de l'inquisition⁷⁶. Que la descendante des Rouaix, la paroissienne de Saint-Étienne, soit parvenue à faire figurer les armes du comte de Toulouse – régulièrement combattu par l'évêque Foulque – et celles que portait également "le prudhomme" que le haut prélat chassa et fit bannir de la ville pour en faire un chevalier *faidit*, montre que le réseau et l'assise sociale de cette veuve impliquait également des contacts très étroits avec certains clercs, sans doute plus conciliants, du chapitre cathédral, y compris en période de fortes tensions religieuses. Médiatrice entre les autorités ecclésiastiques et le lignage qu'elle a fait croître, généreuse bienfaitrice qui finance le chantier et les travaux de reconstruction de la cathédrale (au même titre que le comte Raimond VI, décédé en 1222 mais qui sut ouvrir sa bourse pour honorer la maison de Dieu⁷⁷), Alamanda a-t-elle cherché, dans ses ultimes volontés, à faire briller de toute la pureté de son éclat l'or des Castelnau?

8. Sources et références bibliographiques

8.1. Sources

- Book of Additions*, 1250-1254, Londres, British Library, Cotton MS Nero D.I., fol. 171 v°.
- Devic, Claude et Vaissète, Joseph. *Histoire générale de Languedoc*, Toulouse, 1875, t. III.
- Douët d'Arcq, Louis. *Inventaire et documents. Collection de sceaux*, Paris, 1867, t. II.
- Portable Antiquities Scheme*, <https://finds.org.uk>.

8.2. Références bibliographiques

- Ashley, Steven. *Medieval Armorial Horse Furniture in Norfolk*. Dereham: Norfolk Museums and Archaeology Service, 2002.
- Baccrabère, Georges. "Le rempart antique de l'Institut Catholique de Toulouse". *Supplément au Bulletin de Littérature ecclésiastique*, 4, (1974): 1-83.
- Baker, John. "Harness pendants and the rise of armory". In *People, Texts and Artefacts. Cultural transmission in the medieval Norman worlds*,

⁷² Laurent Hablot, "Sur la terre comme au ciel. Le bouclier armorié entre le symbole et l'emblème", *Le Moyen Âge*, 129, (2023/2): 406.

⁷³ Les élites consulaires d'origine non chevaleresque se dotent de matrices de sceaux armoriés dans les années 1240; le caractère proprement chevaleresque de l'héraldique semble s'atténuer, même s'il ne faut pas oublier que les familles dominantes ne cherchent pas pour autant à se démarquer de ce groupe social avec lequel elles nouent de nombreuses alliances matrimoniales.

⁷⁴ "En réalité, l'usage d'armoiries par les femmes révèle les autres fonctions des signes héraldiques, peut-être même les principales: des emblèmes de pouvoir et de mémoire, des signes lignagers, flexibles et toujours ajustables au contexte." (Laurent Hablot, "La dame, le sceau et l'armoire. Regards sur les pratiques héraldiques des sigillantes (XII^e-XIV^e siècle)", en *De la sigillographie féminine médiévale dans l'Europe méditerranéenne*, éd. Vinni Lucherini, (Roma: Viella, 2024), 46.

⁷⁵ Un récent ouvrage rappelle la place cruciale (au sens tactique et stratégique) des armoiries, bannières, cottes d'armes et autres cris dans le déroulement des combats mais aussi dans la culture des chevaliers qui arborent ces divers éléments emblématisés tout au long du XIII^e siècle. James Titterton, *Deception in Medieval Warfare: Trickery and Cunning in the Central Middle Ages* (Woodbridge: Boydell Press, 2022), 101-104; 106-121.

⁷⁶ Le "prudhomme" et son neveu sont impliqués dans l'hétérodoxie, mais sont amnistiés *a posteriori* en 1279, Mundy, *The repression of Catharism at Toulouse*, 186 n. 27, 188.

⁷⁷ Laurent Macé, "Le testament inédit de la reine Jeanne, comtesse de Toulouse (1199). Mémoire et parenté d'une Archagenêt dans le Midi", *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, 80-81, (2020-2021): 102-103.

- edited by David Bates, Edoardo d'Angelo and Elisabeth van Houts, 17-45. London: University of London Press, 2017.
- Baker, John. "The earliest armorial harness pendants". *The Coat of Arms*, 229, (2015): 1-24.
- Barber, Lisa. "Dalles funéraires gravées à l'effigie du défunt". *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, LXIX, (2009): 153-171.
- Barthet, Laure, Laurent Macé et Bastien Lefèbvre. "Colonnnette de support de sarcophage". En "*Cathares*". *Toulouse dans la croisade, catalogue d'exposition (5 avril 2024-5 janvier 2025)*, édité par Laure Barthet et Laurent Macé, 186, notice 36. Paris: Musée Saint-Raymond, Toulouse / Couvent des Jacobins, 2024.
- Bénézet, Jérôme. "Une représentation de monnaies à la façade de l'abbatiale de Saint-Gilles-du-Gard". *Bulletin monumental*, 171, (2013): 375. <https://doi.org/10.3406/bulmo.2013.9698>
- Berardi, Carlo. "Brave as a Lion, Fierce like a Griffin: Heraldic Devices and Aristocratic Identity in the Frescoes of St. Pantaleimon, Nerezi". *Gesta*, 63, (2024): 1-23. <https://doi.org/10.1086/728464>
- Berger, Élie. *Layettes du trésor des chartes*, t. IV. Paris: Plon, 1902. doi:10.11588/diglit.33530.
- Bon, François-Xavier et Alban Pérès. "Les pendants de harnais armoriés". *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, 93, (2023): 7-27.
- Cabau, Patrice. "Épitaphe d'Alamande de Castelnau (27 décembre 1223)". En "*Cathares*". *Toulouse dans la croisade, catalogue d'exposition (5 avril 2024-5 janvier 2025)*, édité par Laure Barthet et Laurent Macé, 247, notice 58. Paris: Musée Saint-Raymond, Toulouse / Couvent des Jacobins, 2024.
- Caramello, Eva. *Lettres d'ombre et de lumière. L'évolution graphique des inscriptions gravées de Toulouse (XI^e-XIV^e siècles)*. Thèse de doctorat. Université de Poitiers, 2018, 3 vol.
- Cazes, Daniel. "Pastiches de dalles funéraires gravées du Moyen Âge au Musée des Augustins". *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, 54, (1981-1982): 61-85.
- Debiais, Vincent. "L'écrit sur la tombe : entre nécessité pratique, souci pour le salut et élaboration doctrinale. À travers la documentation épigraphique de la Normandie médiévale". *Tabularia*, 7, (2007): 179-202. <https://doi.org/10.4000/tabularia.662>
- Desachy, Matthieu. "*Frater, consoror, donatus*, Fraternités spirituelles dans le monde canonial du Midi (XII^e-XIII^e siècles)". *Chanoines et chapitres du Midi, Cahiers de Fanjeaux*, 58, (2024): 418-439.
- Favreau, Robert, Jean Michaud et Bernadette Leplant. *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 7. Ville de Toulouse, Paris: C.N.R.S, 1982.
- Favreau, Robert, Jean Michaud et Bernadette Leplant. *Corpus des inscriptions de la France médiévale*, 8. Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne, Paris: C.N.R.S, 1982.
- Giovè, Nicoletta. "Ripresa dell'antico e nuove modalità comunicative nell'epigrafia medievale". En *La seconda vita delle iscrizioni. E molte altre ancora*, edited by Enrica Culasso Gastaldi, 87-106. Alessandria: Edizione dell'Orso, 2020.
- Hablot, Laurent. "La dame, le sceau et l'armoirie. Regards sur les pratiques héraldiques des sigillantes (XII^e-XIV^e siècle)". En *De la sigillographie féminine médiévale dans l'Europe méditerranéenne*, directed by Vinni Lucherini, 45-65. Roma: Viella, 2024.
- Hablot, Laurent. "Sur la terre comme au ciel. Le bouclier armorié entre le symbole et l'emblème". *Le Moyen Âge*, 129, (2023/2): 403-410.
- Hablot, Laurent. *Manuel d'héraldique et d'emblématique médiévale*. Tours: Presses Universitaires François-Rabelais, 2019.
- Ingrand-Varenne, Estelle, Elisa Pallotini and Janneke Raaijmakers (eds.). *Writing Names in Medieval Sacred Spaces Inscriptions in the West, from Lata Antiquity to the Early Middle Ages*, Turnhout: Brepols, 2023.
- Lahondès, Jules de. "Une inscription sur pierre du treizième siècle". *Bulletin de la société archéologique du Midi de la France*, (1906): 534-536.
- Macé, Laurent. "Enseignes déployées et gonfanons au vent. Métaphore héraldique et lyrique occitane (XIII^e-XIV^e siècle)". *Armas e Troféus*, 23, (2021): 175-211.
- Macé, Laurent. "Le testament inédit de la reine Jeanne, comtesse de Toulouse (1199). Mémoire et parenté d'une Plantagenêt dans le Midi". *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, 80-81, (2020-2021): 83-112.
- Macé, Laurent. "Pouvoir comtal et autonomie consulaire à Toulouse: analyse d'une miniature du XIII^e siècle". *Mémoires de la société archéologique du Midi de la France*, 62, (2002): 51-59.
- Macé, Laurent. "Regards sur l'emblématique des princes du Midi de la France". En "*Cathares*". *Toulouse dans la croisade, catalogue d'exposition (5 avril 2024-5 janvier 2025)*, édité par Laure Barthet et Laurent Macé, 122-125. Paris: Musée Saint-Raymond, Toulouse / Couvent des Jacobins, 2024.
- Macé, Laurent. *Catalogues raimondins (1112-1229). Actes des comtes de Toulouse, ducs de Narbonne et marquis de Provence*. Toulouse: archives municipales de Toulouse, 2008.
- Macé, Laurent. *Hérétiques! Les Toulousains dans la croisade (1209-1229)*, Morlaàs: Editions Cairn, 2024.
- Macé, Laurent. *La majesté et la croix. Les sceaux de la maison des comtes de Toulouse (XII^e-XIII^e siècle)*. Toulouse: Presses Universitaires du Mirail, 2018.
- Mundy, John-Hine. *The repression of Catharism at Toulouse. The royal diploma of 1279*. Toronto: Brepols, 1985.
- Nieus, Jean-François. "L'invention des armoiries en contexte. Haute aristocratie, identités familiales et culture chevaleresque entre France et Angleterre, 1100-1160". *Journal des Savants* 1 (2017): 93-155.
- Pastoureau, Michel. "La naissance des armoiries. De l'identité individuelle à l'identité familiale". En *Une histoire symbolique du Moyen-Âge occidental*, 213-243. Paris: Seuil, 2004.
- Pradalié, Gérard. "Le *castellum* de Grisolles". En *De la création à la restauration. Travaux offerts à Marcel Durliat*, 365-370. Toulouse: Atelier d'histoire de l'art méridional, 1992.

- Roschach, Ernest. "Armorial des annales manuscrites de Toulouse". En *Histoire graphique de l'ancienne province de Languedoc*, Toulouse: Imprimerie et librairie Édouard Privat, 1905.
- Roschach, Ernest. *Musée de Toulouse. Catalogue des antiquités et des objets d'art*, Toulouse: Imprimerie de I.Viguié, 1865.
- Titterton, James. *Deception in Medieval Warfare: Trickery and Cunning in the Central Middle Ages*. Woodbridge: Boydell Press, 2022.
- Voyer, Cécile. "Les cinq sens et les images au Moyen Âge: voir et revoir les œuvres visuelles médiévales". *Quaestiones Medii Aevi Novae*, 21, (2016): 225-247.

